

Communication, rectitude politique et hygiène

Jean-Claude Saint-Hilaire

Numéro 68, 1997

Hygiénisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46349ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Hilaire, J.-C. (1997). Communication, rectitude politique et hygiène. *Inter*, (68), 22–23.

Communication, rectitude politique

Il y a 25 ans, soit le 1^{er} mai 1972, Joseph BEUYS exécutait une action importante sur la place Karl-Marx, à Berlin-Ouest. Légèrement en retrait de la foule, un balai à fibres rouges à la main, il attend que cesse la cérémonie politique, c'est-à-dire l'écoute de l'Internationale, interprétée par une fanfare, suivie de discours politiques orchestrés par l'opposition communiste. Des tracts sont distribués aux passants et aux militants. C'est lorsque se terminent les discours que BEUYS entre vraiment en action : aidé de deux de ses étudiants (un Africain et un Coréen), il balaie la place, ramassant les restes du rassemblement, surtout constitués de tracts marxistes-léninistes. Ces débris sont emmagasinés dans des sacs de plastique à l'effigie du projet, plus vaste celui-là : Organisation pour la démocratie directe (O.D.D.). Ces sacs, ainsi que le balai rouge, seront installés à la galerie René Block. Plus tard, une « vitrine » témoignant de l'action sera constituée, comme BEUYS en a l'habitude. L'idée derrière l'action **Balayage** est simple, en fait. Il faut « dépeussier » le marxisme qui, plutôt que de renouveler le corps social, a tendance à le faire régresser, le conservant dans un état stagnant. À l'inverse, BEUYS prône le discours stimulant, « évolutionnaire »¹, indiquant de nouvelles avenues à une société déjà sclérosée. Il est à la recherche d'une société alternative aux structures traditionnelles.

Le souci d'hygiène dont a fait preuve BEUYS dans ses activités est devenu l'un des axes fondamentaux de son travail. Vint-cinq ans après cette action, nous pouvons nous poser la question suivante : y aurait-il lieu de « dépeussier » le discours capitaliste actuel qui tend à faire régresser la société plutôt qu'à la faire évoluer ?

En dégrossissant notre société en quelques coups de hache, l'évidence saute aux yeux. Les utopies socialistes sont en voie d'extinction. Cuba et la Corée du Nord agonisent, la Chine s'est transformée profondément en passant à un système d'économie de marché. Le capitalisme triomphant s'impose depuis que les dernières parcelles du mur de Berlin ont été dispersées à travers la planète, comme un médicament homéopathique servant à exorciser le monde de ses démons. Nous assistons à une transformation profonde des structures humaines : la mondialisation des marchés et les politiques néolibérales sont devenues le credo des institutions politiques et économiques de la planète. L'Amérique a concocté l'ALENA afin de permettre une production « concurrentielle ». L'Europe est en train de réaliser son union économique pour résister à la poussée américaine. L'Asie est aussi dans la course, bien sûr, s'inspirant des mêmes prérogatives. La culture américaine envahit le monde avec ses trois principales armes : son cinéma, sa télévision et sa publicité. L'anglais devient l'« espéranto unificateur ».

Avec la mondialisation des marchés survient aussi la mondialisation des systèmes de production, c'est-à-dire la paupérisation des populations des pays riches, l'exploitation éhontée du Tiers-Monde, la désagrégation de la classe moyenne et l'enrichissement accru des possédants.

Le nivellement de la culture est également en train de se réaliser. Dans les arts visuels, l'apparition de ces « néo » et « post » en témoigne depuis quinze longues années. Les collections des musées d'art contemporain deviennent des copies carbonées les unes des autres. Il n'est pas normal que la peinture brossée au cœur de la Basse-Ville de Québec ressemble à celle exécutée à Frankfurt ou à Tokyo. Il n'est pas normal que dans les écoles d'art l'on reproduise l'art issu de ce magma mondial. Est-il possible d'imaginer l'art japonais amputé de ses racines bouddhistes ? L'art mexicain vidé de son processus cathartique ? Maintenant ? Cette mondialisation engluante de la culture nivelle le discours au profit de la forme, très certainement. L'étonnant anthropologue Serge BOUCHARD exprimait finement cette idée dans une entrevue publiée il y a quelques temps. Voyons voir : « Parce qu'il y a un déficit marqué de sens, nous sommes une humanité souffrante. Le monde moderne a totalement perdu ses marques quant à sa propre autoévaluation. Conséquemment, on est timide sur le contenu. On produit de la médiocrité, de la paresse. Tellement, qu'on a noyé tout ce qui relevait du contenu. Amener, investir son humanité dans quelque chose est devenu révolutionnaire². »

L'art se vide de son contenu : des patterns se construisent, des modèles dominants s'installent et le reste passe à la moulinette. La création reste malgré tout, qu'on le veuille ou non, une affaire d'expression et d'opinion. L'art est trop souvent vu comme une affaire de style et non comme une démonstration éclatante de la liberté d'expression.

La mondialisation de la communication est aussi un phénomène récent. L'autoroute électronique permet à une infime partie des populations d'échanger. Ce pouvoir sert avant tout le marché. Vaste réseau promotionnel, Internet est une autre voie permettant les échanges économiques. Bien que ces nouvelles voies de communication s'avèrent fascinantes pour leurs possibilités de créer des réseaux autres, il n'en reste pas moins qu'à l'origine, cette idée revient aux militaires. Vu sous cet angle, comment ne pas voir les prémisses de l'entreprise : stratégie, échange d'information, hiérarchie, contrôle ?

Cet nouvelle densité des échanges (télévision, satellites, Internet, etc.) pourrait-elle être un facteur déterminant dans l'apparition de la rectitude politique, partout ? Cette dernière agit comme un « protocole », un filtre permettant les échanges. Ce protocole consiste à parler à tous en même temps tout en respectant absolument chaque individu, en utilisant la bonne « catégorie » de mots. Ce phénomène peut rappeler les protocoles utilisés par les Japonais dans leurs rapports de communication : la densité de la population dans un espace restreint a généré une distanciation protocolaire qui élargit la « bulle » corporelle, protégeant l'individualité physique de chacun. Le journalisme « feutré » auquel nous assistons permet d'éliminer toute aspérité qui envenimerait les communications s'intéressant à plusieurs groupes à la fois. Cette forme que prend le discours devient plus importante que son contenu : la rectitude politique se substitue au vide politique.

et hygiène

Jean-Claude SAINT-HILAIRE

Cette normalisation du langage est-elle en train de paralyser la liberté d'expression ? Peut-on se poser la question sérieusement ? Parfois l'on a peine à croire ce que l'on entend. En février dernier, au Téléjournal de Radio-Canada, un journaliste en provenance d'Ottawa récitait son topo parlait « d'un dialogue de malentendants » entre le premier ministre et le chef de l'opposition ! Les assistés sociaux sont devenus des bénéficiaires de l'aide sociale, les chômeurs des prestataires de l'assurance-emploi, les étudiants des clients. À quand le jour où les palmiers nains deviendront-ils des « palmiers petits arbres » ou les malades chroniques des « citoyens ou citoyennes à santé précaire récurrente » ? Il y a quelque temps, lors d'une manif syndicale en face du Parlement de Québec, j'entendais le « meneur de claques » stimuler la foule avec un discours cliché qui ne faisait plus la différence entre l'écrit et le parlé : « Tous les syndiqués et les syndiqués... », vociférait-il... Cette réécriture du langage sera-t-elle rétroactive ? Comment parler maintenant de la « période nègre » de PICASSO sans passer pour un sale raciste !? À force de diluer les messages dans une forme aseptisée³, on en vient à ignorer l'urgence des mots.

La situation du Canada est loin d'être facile au cœur de cette vaste vague déferlante qui arrive du Sud, avec tout ce que cela implique, politiquement, économiquement et culturellement. Il doit « gérer » d'un océan à l'autre, simultanément, un seul discours s'adressant maintenant à bien plus d'ethnies qu'auparavant. Comme les effets économiques des politiques néolibérales sont catastrophiques sur la population en général, feignons la forme du langage à défaut d'affirmer un autre contenu...

Des effets directs de ce parasitage des échanges rectifiés se font sentir. Vide politique... Rectitude politique... Là où ça devient carrément intolérable, c'est lorsque le ministère des Affaires extérieures du Canada annonce que les projets artistiques qu'il subventionnera devront dorénavant faire l'éloge des valeurs et du multiculturalisme canadiens. En plus de contrôler la forme, nous assistons dans ce cas précis à la dictature du contenu rectifié. Nous ne sommes plus très loin du réalisme socialiste russe ou chinois qui a proposé, somme toute, quelques variations stylistiques mineures sur une cinquantaine d'années d'expression monolithique. Cette rectitude politique devient pratiquement un instrument de censure politique lorsque le même ministère annonce que les bourses ne seront plus accordées au mérite de la qualité intrinsèque du projet, mais bien selon la loi de la représentativité régionale canadienne, soit un genre de quota par province.

Auparavant, le principe normal d'évaluation reposait sur la qualité du projet, et une bonne part des subventions allaient à des artistes québécois. Imaginons maintenant à quoi ressemblera l'image qui sera projetée du Canada et du Québec à l'étranger, lors d'événements internationaux ! « Drabe », flasque,

démagogique ! Une plainte a été déposée en cour par la coalition des artistes s'insurgeant contre cette « politique ». Son argumentation est simplement basée sur le respect de la liberté d'expression fondamentale.

À l'image de BEUYS, un grand coup de balai doit être donné. Pas sur les individus, ils sont interchangeable. L'un remplacerait l'autre. Ce qu'il faut chasser d'un coup de plumeau est cette tendance au nettoyage lui-même de la communication qui soutient les différents éléments de notre contemporanéité. Et cela ne veut pas dire aller vers des positions inverses. Respecter une société est avant tout ne pas la prendre pour une idiote et, surtout, la laisser s'exprimer. Que la critique des systèmes dominants éclate au grand jour et ne soit plus reléguée aux marges « underground ». Il est de plus en plus évident que le contrôle des médias s'intensifie : publicitaires, multi nationales, consortiums, états néolibéraux. Ce changement de cap est essentiel, il en va de l'hygiène du corps social. Le musellement et l'aseptisation du discours politique et critique attaque la liberté d'expression : les milieux artistiques, culturels et journalistiques sont touchés au premier chef.

¹ Se référer à l'essai d'Alain BORER dans le catalogue **Joseph Beuys**, centre Georges Pompidou, Paris, 1994.

² TRUFFAUT, Serge, « L'anthropologue des lieux communs », **Le Devoir**, 3 février 1997, p. B1.

³ Aseptisé : Fig. Privé d'originalité, impersonnel, neutre. Un discours aseptisé. **Petit Larousse en couleurs**, France, Larousse, 1991.

⁴ « À la défense de Pierre Falardeau », **Le Devoir**, 16 avril 1997, p. A2 et A7.

